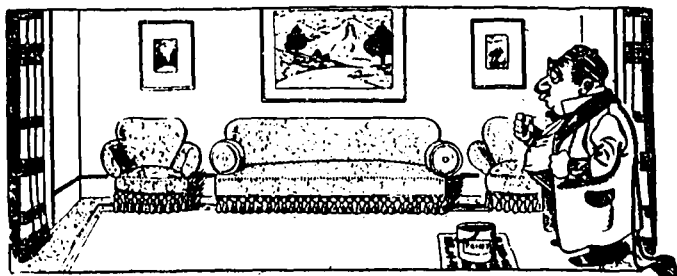


CONSEQUENCE DE DEUX NÉGLIGENCES



I

Marianne. — Encore quelqu'un qui somme... Vite ! mettons ce pot de peinture sur ce journal et allons ouvrir.



II

M. Benoit. — Quelle imprudence ! laisser ici cette peinture... J'aurais pu mettre les pieds dedans...

PREMIERS VERS

*Je suis l'homme du calme et des visions chastes ;
L'air du ciel gonfle mes poumons,
Dans un repli des mers éclatantes et vastes
Dieu m'a fait maître au flanc des monts !*

*La première rumeur qui me vint aux oreilles
Ne fut pas le sanglot humain,
Et l'aube m'a nourri de ses larmes vermeilles,
Que ma mère lut dans sa main.*

*Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
D'un amour immense et pieux.
Car je viens du pays où tout chante et ruisselle,
Flots des mers et rayons des cieux !*

*Le monde où j'ai vécu n'a point quelques coulées ;
On ne le trouve en aucun lieu,
C'est l'empire infini des sérénités, idées,
Et calme, on y rencontre Dieu !*

*Eh bien ! je veux descendre et choisir, pour une heure,
Une autre route à l'idéal ;
Je veux, lyre fragile, où la tempête pleure
Faire aussi mon cri social !*

LEONCE DE LISLE.

LE PERE BOUSIN

I

Le père Bousin, âgé de cinquante ans, passait pour l'homme le plus malpropre de la contrée.

Dans les familles on citait son nom aux petits souillons, pour leur faire honte, et l'impression qu'en recevaient les jeunes cerveaux était généralement salubre.

Son horreur de l'eau était telle qu'il ne se lavait jamais. Et comme il exerçait le métier de serrurier-mécanicien, au besoin celui de charron, à force de travailler dans le poussier, les limailles, les huiles, ses cheveux gris agglomérés par touffes, son visage, sa barbe hirsute et ses mains étaient enduits d'une sorte de bitume aux tons changeants.

Par exemple, c'était un ouvrier hors ligne, un artiste dans son genre, quo le père Bousin. S'il faisait le neuf, il avait surtout la spécialité des raccommodages, et l'on venait le trouver, jusque des hameaux environnants, soit pour un travail à demeure, soit pour la réparation urgente de quelque objet brisé dont on lui apportait les morceaux derrière sa bicoque, dans son petit atelier encombré de vieux outils et de bric-à-brac.

On le reconnaissait de loin à la couleur de sa peau, à son dos voûté, à sa démarche lente. Quand il traversait le pays, les chiens aboyaient furieusement sur ses talons, et les mioches croyant voir le diable en personne, se réfugiaient dans les jupes de leurs mères en criant :

— M'man, le v'là ! le v'là !

II

Un matin de septembre, le palefrenier du comte de Castelferne vint le prier de se rendre au château de son maître, situé à deux lieues du village.

Il s'agissait de travaux importants qui l'occuperaient peut-être tout l'automne. Les conditions étaient avantageuses : on sus du son salaire, on lui offrait le lit et la nourriture afin qu'il ne perdît pas de temps.

Il accepta.

Dès que le domestique se fut retiré, le père Bousin s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à sa femme.

Celle-ci, une grosse maritorne peu commode, jeta un coup d'œil sur les oreilles noires de son mari et déclara :

— Tu peux pas y aller comm' ça, les offants de mocieu le comte te prendraient pour Croquemitaine.

Il ouvrit très grands ses bons yeux sans malice :

— Et pourquoi donc ?

Elle lui passa sur le front un coin de son tablier de cuisine qu'elle ramena frotté de crasse sous son nez.

— Regarde-moi c'cambouis, dit-elle. T'es, ma foi, verni comme les souliers de mocieu le curé.

De sa voix traînante, il articula en faisant la moue :

— N'y en a pas tant !

— N'y en a pas tant ? Si on peut dire ! T'es plus noir que mes mains.

Il se tut, la sentant venir avec ses sermons. Elle allait encore vouloir lui nettoyer la figure et les mains ainsi que cela lui était arrivé déjà à trois ou quatre reprises depuis cinq lustres qu'ils étaient mariés. Et il avait dû se laisser laver par elle, et elle en avait usé de l'eau, ah ! oui, bon Dieu de bon Dieu !

Justement, elle s'écria :

— Tu vas prend' un bain.

Il sursauta.

— Un bain ?

— Oui, j'vas l'préparer dans la cuve.

Jamais, au grand jamais il ne se fût douté qu'elle irait jusqu'au bain complet. Il se mit à grogner :

— Se peut-y ! se peut-y ! N'y a pas besoin d'une cuve pour se nettoyer la figure.

— Pour qu'tu salisses pas les draps au château, tu t'laveras partout.

— L'croupion aussi ?

— Bien sûr, vieux cambouis.

— Comme une guernouille alors ? jamais de la vie !

Elle se mit à l'injurier et il se sauva dans son atelier, de plus en plus perplexe à la pensée qu'il lui faudrait se plonger dans l'eau.

Quant à la mère Bousin, elle dressa une grande cuve au milieu de la cuisine. Lorsqu'elle l'eut remplie d'eau tiède, elle y jeta une demi-kilogramme de carbonate, puis elle alla prévenir son mari.

— Ton bain est prêt, lui dit-elle.

Il ne bougea pas.

Elle reprit :

— Viens le prend' pendant qu'il est chaud.

Il ne bougea pas encore.

— Tâche que je ne te le dise pas une autre fois, ajouta-t-elle.

Comme il feignait de ne pas l'entendre, elle articula sous son nez,

— Tu n'vas pas faire tes sciences comme y a sept ans, j'espère ?

Il objecta :

— Y a sept ans, c'était qu'un bain d'pieds.

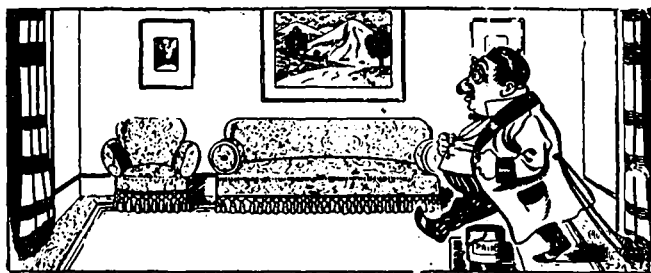
Ayant avisé une grande rame à haricots, elle la ramassa, la rompit sur ses genoux d'un coup vigoureux ; puis armée d'un des morceaux, elle le brandit d'un air si menaçant que le père Bousin, n'osant plus lui résister, gagna la cuisine à pas lents, le visage renfrogné.

A la vue de la cuve, il s'effraya et se mit à geindre, se plaignant de douleurs dans les membres, pour gagner du temps.

Alors, elle se jeta sur lui, rouge de colère, et elle le déshabilla des pieds à la tête, le maniant comme un mannequin, puis elle le poussa près de la cuve.

— Allons, housté !

CONSEQUENCE DE DEUX NÉGLIGENCES — (Suite)



III

... Je saurai bien qui l'a laissés...



IV

... Car je ne voudrais pas pour beaucoup voir gâter un si beau tapis...